

Enfin, il croyait savoir que Gaston avait échappé à ses ennemis, qu'il était en France...

Renaud l'envoya rejoindre son complice en Italie.

— Nous voilà débarrassés d'eux pour quelque temps, dit-il.

— Jusqu'au jour où ces misérables perdus de vices se trouveront sans ressources et reviendront.

— C'est bien sur ce jour que je compte ! répondit Renaud.

Il ajouta aussitôt :

— Mais ne parlons plus d'eux, oublions-les ; le moment viendra où leur infamie sera prouvée, leurs crimes punis.

Et tous deux, en effet, tâchèrent d'oublier.

Malgré les tortures de la France se débattant dans les convulsions de l'agonie ne leur fournirent que trop l'occasion d'oublier Gaston et Montaiglon.

Nos armées improvisées étaient battues les unes après les autres ; Paris affamé était rendu par ses chefs ; l'armée de l'Est était refoulée jusque sur le territoire suisse ; le sang de la France coulait de toutes parts et, s'acharnant sur cette proie terrassée, les barbares de Germanie lui enlevaient encore des lambeaux de chair : l'Alsace et la Lorraine !

Au milieu des pensées qu'amenaient ces tristes événements, parvint au Palais-des-Roses la lettre de Mme de Beauchamp ; elle fut pour Renaud et pour Blanche une éclaircie, un rayon de soleil dans un ciel morne et menaçant.

Aussi avec quelle effusion la comtesse, sa fille, Fanchon et M. Delort furent-ils reçus ! Que de baisers ! de douces étreintes !

Mme de Beauchamp lut la lettre de Jacques et Renaud s'écria :

— Il a eu raison, dix fois raison ! Et vous, combien je vous remercie d'avoir songé à nous... Nous irons tous chercher Jacques à Verrières... Que j'ai hâte de le revoir ! Quelle âme noble et franche !

Blanche embrassait Simone et Fanchon.

Elle présenta celle-ci à son mari :

— Renaud, dit-elle, je vous ai parlé d'une belle et charmante jeune fille qui avait prêté à une de nos réunions charitables l'appui de son talent ; la voici, je suis heureux de vous la présenter...

Renaud regarda Fanchon et, émerveillé de sa beauté, touché de sa grâce modeste, il s'inclina profondément devant elle, puis, la contemplant de nouveau, soudain attendri, ému jusqu'au fond de l'âme, il lui dit :

— Vous méritez d'être heureuse et vous le serez, mademoiselle ; je devine que vous êtes aussi bonne que belle... Oui, vous serez heureuse avec Jacques qui vous aime et que nous allons revoir.

Fanchon, touchée jusqu'aux larmes, joignit les mains et murmura :

— Je ne puis vous exprimer, monsieur, ma reconnaissance... j'arrive ici pauvre... inconnue, étrangère à votre monde, et vous me recevez... vous me recevez comme...

Elle n'osa achever, sa voix trembla.

— Comme je recevrais l'enfant que j'ai perdu et que je pleure ! s'écria Renaud en la serrant dans ses bras.

Blanche fit asseoir Fanchon auprès d'elle.

— Vous me connaissez, moi, lui dit-elle en la baisant au front, vous ne m'avez pas oubliée ?

— Vous oublier, madame !...

Fanchon appuya doucement sa tête sur l'épaule de Blanche :

— Vous oublier, murmura-t-elle de sa voix douce et vibrante, est-ce qu'on peut vous oublier, madame !... Combien de fois votre souvenir a-t-il fait battre mon cœur, mouiller mes yeux... Combien de fois vous êtes apparue dans mes rêves !

Renaud pressa fièvreusement les préparatifs du départ.

Autant que Mme de Beauchamp, autant que Simone, autant que Fanchon, il avait hâte de revoir Jacques, parti vibrant d'enthousiasme aussitôt qu'il eut appris que la guerre était déclarée, confiant dans l'avenir, sûr de la victoire de la France.

Que d'heures sombres depuis ! Que de souffrances !

Comment allait-il retrouver, après six mois de misère, de la plus épouvantable des guerres, comment allait-il retrouver ce jeune homme héroïque et doux ?

Serait-il à jamais abattu, découragé, le cœur rempli d'amertume et de haine ?

Non, Jacques n'était pas découragé, mais son amour pour la France mutilée plus profond, sa haine pour les Allemands plus grande ; Renaud le constata bientôt.

Après avoir embrassé sa mère, Simone et avoir pressé Fanchon sur son cœur, après avoir respectueusement salué Blanche, serré la main à Renaud et au docteur Delort, après les premiers épanchements, sur une question de Renaud lui demandant s'il connaissait les dures conditions imposées par le vainqueur : la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, Jacques, les yeux étincelants, répondit :

— Oui, je la connais, cette clause odieuse. En la lisant dans les journaux, tout mon être a frémi de rage et de douleur... La Lorraine, le berceau des Beauchamp, jamais, jamais, c'est impossible !

— Il n'existe pas pour nous, Alsaciens et Lorrains, ce pacte odieux

qui nous livre au mépris de toute justice ; nous sommes et resterons Français !

« A la sentinelle prussienne criant : « *Werda !* » toujours nous répondrons : « France ! France ! »

« L'Alsace et la Lorraine resteront françaises en dépit de cet abominable traité, en dépit de tout ! Ce qu'ils écrivent sur leurs papiers n'efface pas ce qui est écrit dans nos cœurs !

« Ce traité, nous le déchirerons avec nos dents, nous l'allumerons au feu de nos canons !

« Écrivez, nous ne savons pas lire ces choses-là, nous autres Messins et Alsaciens, nous les fils de Kléber et de Merlin de Thionville !

Son visage bronzé par le soleil, creusé par les fatigues de la guerre, prenait une expression de sauvagerie énergique, d'indomptable confiance en l'avenir. Sa voix sonnait comme le clairon de la bataille !

Une balafre récente rayait sa joue gauche ; cette blessure redevenait vermeille comme si elle se rouvrait, comme si le sang allait de nouveau en couler.

— Tu ne nous as pas dit que tu avais été blessé, Jacques, fit Mme de Beauchamp.

— Vous vous seriez inutilement inquiétée, mère ; c'est une égratignure.

Il reprit en souriant :

— Demandez au docteur ce qu'il en pense.

— Ce que j'en pense, c'est que tu vas très bien...

Il examinait le jeune homme, lui palpait les épaules, la poitrine :

— Tu as un torse, à présent, et ce n'est pas de la graisse, tu es sec comme un clou, ce sont des muscles, de vrais muscles !

— Je vous assure, docteur, que je ne sais pas avec quoi j'ai pu m'en faire : on ne mangeait pas tous les jours.

— Est-ce que Georget va revenir bientôt ? demanda Fanchon.

— Malheureusement, non, ma chère Fanchon ; il a été obligé de rejoindre son régiment ; il n'était pas, comme moi, engagé seulement pour la durée de la guerre.

— Est-ce qu'on va le garder encore longtemps ?

— J'espère que non, répondit obligeamment Jacques à la pauvre Fanchon attristée.

Il ajouta, pour la consoler :

— Il a fait son chemin, le gaillard, le voilà lieutenant !

— Mais il est grièvement blessé !

— Allons donc ! Une fracture de la clavicule... fracture simple !... cela se remet... comme ça, tenez !

Et le docteur Delort réunissait ses dix doigts d'un mouvement brusque.

Après avoir chaleureusement remercié la brave femme qui l'avait secouru et qui ne voulut rien accepter, Jacques prit congé d'elle en lui promettant de ne l'oublier jamais.

— Puisque vous ne voulez rien recevoir de mon fils, lui dit Mme de Beauchamp en retirant de son poignet son bracelet, prenez ceci en souvenir de nous.

— Oh ! madame...

— Je vous en prie, fit la comtesse en embrassant la paysanne.

Au moment de partir, Fanchon lui demanda son nom :

— Je veux mêler dans mes prières votre nom à celui de ma mère, vous avez sauvé mon fiancé.

— Jeanne Durtal, répondit la paysanne.

— Jeanne Durtal... Jamais je n'oublierai ce nom, lui assura Fanchon en l'embrassant.

Ce nom frappa l'oreille de Blanche ; elle se demandait :

— Où ai-je entendu prononcer déjà ce nom de Durtal ?

Rien ne lui revint en mémoire...

Ce nom, elle ne l'avait entendu prononcer qu'une fois ; lorsque le docteur d'Evian, M. Renaud, avait présenté à Blanche Sophie Durtal comme nourrice de l'enfant qu'elle allait mettre au monde ; prise bientôt de douleurs terribles, elle était tombée dans un anéantissement traversé d'atroces souffrances.

Jeanne Durtal, qui avait recueilli Jacques, était la belle-sœur de Sophie assassinée par Gaston, précipitée vivante dans le gouffre du Trient.

On retourna au Palais-des-Roses avec Jacques, en attendant que Mme de Beauchamp eût fait préparer, pour les recevoir, une propriété qu'elle avait dans le Midi.

La famille de Beauchamp, quelques jours après, éprouva une grande joie ; la publication des préliminaires lui apprit que Beauchamp restait français ; le canton de Gorze, dans l'arrondissement de Metz, canton dont fait partie Beauchamp, restait à la France ;